



SOIREE DE REMISE DU PRIX DE L'ESSAI A MADAME ANNICK ETTLIN

10 DECEMBRE 2019

Dans *Peut-on vouloir croire ?*, Annick Ettlin s'attaque non seulement à trois poètes penseurs de l'absolu : Rimbaud, Mallarmé et Valéry. Mais elle s'attaque aussi à une lecture herméneutique, encore traditionnelle, qui veut chercher un sens peut-être unique, absolu, dans le texte lui-même, lecture dont Annick Ettlin montre les limites précisément dans les textes poétiques de ces trois auteurs, pour privilégier une lecture « pragmatiste », qui propose au lecteur une expérience, voire une performance, fondée sur un crédit, une croyance et même de l'enchantement.

En langage moderne et jeune, on pourrait dire qu'Annick Ettlin s'attaque « à du lourd ». C'est que le parcours d'Annick Ettlin le permet. Elle est en effet maître-assistante en littérature française moderne à l'Université de Genève. Elle y a fait ses études et soutenu sa thèse de doctorat sur Mallarmé, publiée sous le titre *Le double discours de Mallarmé. Une initiation à la fiction*. Cette thèse a été récompensée par le prix Barbour de critique littéraire. Elle a également effectué des séjours de recherche à Paris-Sorbonne et, plus récemment, à l'Université d'Edinbourg. Elle a également publié de nombreux articles sur la poésie moderne, où elle observe notamment le rôle social de la poésie.

Les œuvres de Rimbaud, Mallarmé et Valéry sont tout imprégnées de la pensée de l'absolu littéraire, mais, comme le montre aussi Annick Ettlin, elles la discutent et la critiquent. Pour Valéry, la perfection formelle n'est ainsi qu'une illusion comme une autre : l'œuvre se fait passer, grâce à la forme, pour le produit d'un génie ; le temps long de sa conception devient fulgurance aux yeux du lecteur et l'œuvre littéraire installe une harmonie entre les mots et les choses. Les poètes ont donc précipité eux-mêmes la poésie dans sa crise actuelle, la dévaluation de l'absolu littéraire, et nous imposent de « redéfinir aujourd'hui notre idée de la poésie, en passant par une réflexion sur ce qui nous y relie, ce qui nous y attache, ce en quoi elle nous éblouit et parfois nous enchante ». Toujours chez Valéry, la forme a pour fonction de détacher l'œuvre de son auteur, de l'objectiver et d'appeler ainsi un rapport entre l'œuvre et ses lecteurs, duquel le créateur peut s'absenter. La redéfinition de notre idée de poésie passe donc bien par l'engagement du lecteur.

Ce n'est pas seulement par le pur hasard de la chronologie que l'essai d'Annick Ettlin commence par Rimbaud. En effet l'œuvre de Rimbaud a résisté aux tentatives des critiques textuelles, formalistes ou structuralistes, qui placent la valeur de l'œuvre essentiellement sur le texte lui-même. Rimbaud s'est fabriqué une figure poétique, celle du mage, auquel il ne croit bientôt plus lui-même. Annick Ettlin montre qu'en réalité c'est plus à un illusionniste, positivement, qu'il faut le comparer. Rimbaud met ainsi en place tout un arsenal technique,



tout un dispositif de l'émerveillement : vocatifs, exclamatives, motifs poétiques, jeux de lumière, superlatifs, personnifications, etc. Même les couleurs, et l'on pense ici à « Voyelles », intéressent Rimbaud « surtout pour leur pouvoir évocateur, leur capacité à produire des images mentales, certes minimales mais immédiates et toujours à peu près identiques, pour tous les lecteurs. Le déchiffrement d'un adjectif de couleur fait surgir mentalement, presque automatiquement, la couleur elle-même ». Le jeu de dissimulation, ou pas, de ce dispositif textuel, permet ainsi au lecteur de croire ou ne pas croire.

Pour Mallarmé, l'idéal, il le reconnaît, est hors d'atteinte, mais il veut continuer d'y aspirer à travers l'acte poétique. Il se donne ainsi pour tâche « non seulement d'expliquer un mystère, peut-être celui qui est au cœur de la poésie, mais aussi de le perpétuer, de le sauvegarder ou d'y faire croire ». La littérature ne sert donc pas à dire la nature, elle n'a pas de rôle métaphysique ; et, après lui avoir retiré sa portée métaphysique, Mallarmé lui attribue la capacité de faire surgir des idées chez tous les lecteurs en fonction de leurs désirs et de leur sensibilité ; la littérature consiste donc en l'invention de rapports et la lecture en une pratique. Si Mallarmé veut croire en la littérature, ce n'est pas à l'objet qu'il veut croire (même si le fameux « Livre » de Mallarmé pourrait le faire penser), mais à l'acte de lecture. Pour Annick Ettlin, la poésie de Mallarmé « offre un exemple extraordinaire de ce que la poésie peut faire à ses lecteurs : elle leur distille un goût d'absolu qui vient en réalité d'eux-mêmes ». On l'aura compris, la question du titre de l'essai : Peut-on vouloir croire ? est purement rhétorique.

La portée de l'essai d'Annick Ettlin ne se réduit pas, même si c'est essentiel, à la seule analyse des œuvres de Rimbaud, Mallarmé et Valéry, ni à une nouvelle lecture, définie à l'intérieur des œuvres elles-mêmes de ces poètes, qui la ferait basculer d'une recherche d'un sens à la recherche d'une expérience. Non, elle s'étend aussi au rôle social de la poésie, à celui de poètes inscrits dans une époque, aux liens qu'ont ainsi entretenus Rimbaud et la culture populaire, Mallarmé et la communauté littéraire, ou encore Valéry et l'économie.

Et si nous parlons de Rimbaud, Mallarmé et Valéry ce soir grâce à Annick Ettlin et grâce à ce prix, c'est aussi pour mettre en évidence l'importance sociale de la poésie.

René Rieder / 10 décembre 2019